

Présentation

Jacques Dubois et Lise Gauvin

Robinson, la robinsonnade et le monde des choses
Volume 35, numéro 1, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036121ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/036121ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dubois, J. & Gauvin, L. (1999). Présentation. *Études françaises*, 35 (1), 3-5.
<https://doi.org/10.7202/036121ar>

PRÉSENTATION

JACQUES DUBOIS et LISE GAUVIN

À plus d'un titre, le roman de Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, est considéré comme le précurseur du roman moderne. Par sa conception du temps et de l'espace, par sa mise en scène d'un héros « ordinaire », par sa forme de mémoires fictifs, par son attention aux détails de la vie courante, le livre inaugure une tradition de réalisme dans la fiction, tradition qui s'élabore sur fond d'individualisme et de sens de l'entrepreneurship. Mais la fortune du livre vient aussi de ce que des auteurs célèbres, tels Rousseau et Marx, ont en quelque sorte annexé le roman à leur propre philosophie et en ont fait ainsi un des jalons importants de la pensée contemporaine. Élevé au rang de mythe, Robinson a à son tour inspiré plusieurs romanciers, ceux-ci transgressant le modèle de façon plus ou moins systématique ou plus ou moins heureuse, et instituant la robinsonnade à la fois comme genre à part entière, par sa logique narrative circulaire, et comme baromètre de l'évolution de la forme romanesque, par les modalités de son énonciation.

Bourgeois anglais, marin, naufragé, colonisateur, Robinson Crusoé est quelqu'un pour qui comptent les *choses*. Une grande partie du roman de Defoe est en effet consacré à la fabrication, à l'entretien, à la conservation d'objets, au point qu'il est permis de voir en ce grand texte un « roman de choses », du monde des choses, de la vie des choses, entre pénurie et abondance ou accumulation. Un roman de la pratique tout autant que de la rêverie sur le monde matériel et à partir de lui. Mais le héros insulaire est aussi quelqu'un qui fait la part des choses : quand il lit la Bible, tient son journal ou éduque Vendredi, il s'élève à des conceptions plus hautes. Et l'on voit alors certain idéalisme bien tempéré le disputer au matérialisme premier, tout cela fondant un monde bourgeois promis à la plus grande fortune.

Tous ceux qui, de J. D. Wyss à J. M. Coetze et M. Spark, ont repris le héros initial et son mythe pour varier à l'infini le modèle proposé n'ont pas manqué de rencontrer cette thématique du monde matériel en tant qu'elle est liée à des problèmes de survie et de fondation. Chacun en a proposé au cours de trois siècles son traitement propre.

Ce numéro d'*Études françaises* s'interroge donc sur la relation de Robinson et de ses successeurs au monde de la matière et des objets ainsi que sur les « visions » qui découlent de cette relation. Relation de répétition, de duplication qui, dans le roman de Defoe, dessine un monde clos, aux contours identifiables et *comptables*, aptes à protéger d'un extérieur lourd de menaces. À ce Robinson capitaliste, que l'expérience de l'île rappelle à la raison bourgeoise et « à la juste gestion des ressources » (Durand), succède bientôt un Robinson moralisant, celui de Wyss, qui ramène le canevas initial aux dimensions d'un récit « paternel et paternaliste » et propose une lecture fortement réductrice « mettant à l'avant-plan l'aventure écologique et l'expérience heureuse d'un apprentissage créatif » (Dubois). Cette réduction de la fiction originelle, Rousseau l'avait déjà accomplie, qui voyait dans Robinson non pas un homme surtout intéressé à « urbaniser la campagne¹ », mais un écologiste avant la lettre et un modèle pour l'éducation de son Émile. De Verne à Giraudoux et à Tournier, en passant par Bioy Casares, les avatars de Robinson ont aussi en commun d'alimenter leur imaginaire par une série de rapports plus ou moins ritualisés ou fétichisés avec les objets qui les entourent. Projections d'un monde intérieur ou vestiges d'un mode de vie dit civilisé, les différents statuts accordés à l'épave et au bateau cristallisent les modifications apportées au modèle générateur. Le *Nautilus* de *L'Île mystérieuse*, notamment, donne accès aux profondeurs tout en offrant la protection d'un environnement connu (Compère). Dans *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, la scène inaugurale, qui se passe sur le bateau, fait osciller la fiction entre « l'ordre et le désordre des choses » et permet de « mettre en regard deux mondes : l'univers matériel, qui obéit au dénombrement naturaliste, donc à un ordre de la description [...] et celui de sa figuration par "l'établi d'objets hétéroclites" disposés devant le personnage principal du jeu de tarots, le démiurge » (Bouillaguet). La robinsonnade devient alors le lieu et l'occasion d'organiser l'espace matériel en fonction des images mentales et des désirs de celui qui le conçoit, chaque objet répondant à une nécessité onirique autant que pratique. Jusqu'à se confondre avec ces simulacres que propose *L'Inven-*

1. Voir à ce sujet l'analyse d'Ian Watt intitulée « Robinson Crusoe » dans *Myths of Modern Individualism*, Cambridge University Press, 1996, p. 176.

tion de Morel de Bioy Casares, roman dans lequel les humains eux-mêmes sont en quelque sorte chosifiés et transformés en représentations virtuelles. Rien d'étonnant à ce que la lecture et l'écriture occupent une place privilégiée dans cet univers résolument fictif qu'est devenu le mythe de Robinson. Dans un tel contexte, la bibliothèque des naufragés fait figure d'objet emblématique qui renvoie aussi bien à l'antériorité du palimpseste qu'aux mille manières qu'ont choisies les écrivains pour donner à lire le texte du monde et l'inscrire dans leur propre parcours d'auteur et de lecteur (Gauvin).

Héros problématique, Robinson traduit dans sa relation aux objets l'ambiguïté de sa relation au monde et à la société. De ce récit « capable d'exprimer aussi bien les valeurs conquérantes de notre civilisation que leur mise en question » (Andries), les illustrations rendent compte éloquemment, choisissant d'insister sur les marchandises récupérées sur l'épave, les objets fabriqués par Robinson ou les objets-récits que constituent le parasol, la scie et le mousquet, la peau de bête et le bonnet de fourrure. Un écart significatif sépare le frontispice de la première édition du roman, montrant un Robinson armé de deux mousquets et d'une épée, de la Suzanne nue de Giraudoux, dont le corps se mêle aux fougères et aux arbres.

On peut considérer chacune des réactualisations de Robinson comme autant de lectures, de transgressions et de réévaluations du texte-modèle. Mais de cette abondance même, il ressort que le roman de Defoe n'a rien perdu de sa « vigoureuse ossature », tant par sa portée universelle que par un style que, dans *Pourquoi lire les classiques*, Italo Calvino décrit comme « une façon, directe et naturelle, par laquelle des coutumes et une idée de la vie, un rapport de l'homme avec les choses et les possibilités qu'il détient sont exprimées en images² ».

2. Italo Calvino, *Pourquoi lire les classiques* (1993), Paris, Seuil, « Points », 1996, p. 75.